10

LOUIS GERENVAL

Entre l'Amour et le Devoir

IMPRIMERIE BILAUDEAU
MONTREAL
1912

Entre l'Amour et le Devoir

Les nombreux pèlerins, venus de Montréal et des paroisses intermédiaires, gravissaient lentement la côte qui conduit du collège Bourget à la grotte de Notre-Dame de Lourdes. Différents groupes, dont les voix d'hommes et de jeunes filles s'entremêlaient en des carillons doux et pieux, récitaient le chapelet, les hommes flairant les beautés du paysage, les femmes et les jeunes filles marchant les yeux baissés sur le bout de leurs pieds devenus lourds dans le sable fin et chaud.

Chaque année, Rigaud reçoit des milliers de pèlerins que leur piété conduit au sanctuaire dédié à la Vierge Immaculée, attirés aussi par les magnificences dont le Créateur gratifia ce coin de terre. Sa montagne, chaînon perdu des Laurentides, ferme l'ouest du Québec contre l'Ontario. Elle sert de phare aux Canadiens-Français qui ont envahi cette

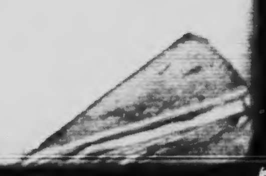
province anglaise, et leur rappelle qu'ils ne doivent pas oublier leur origine. Sa surface, tourmentée par le grand glacier central, leur enseigne qu'il faut aimer la lutte quand elle produit autant de beautés. De Rigaud surtout, sont partis les pionniers qui ont conquis à la civilisation les comtés de Prescott, de Russell, de Glengarry, en faisant reculer la forêt et l'orangisme. De son collège sont sortis les esprits dirigeants de ces pionniers : prêtres, médecins, avocats, gardiens jaloux du verbe français et de la foi catholique dans toutes les parties de l'Ontario.

René Pelletier, élève finissant du collège, suit le cours des pèlerins avec sa sœur, Cécile, et l'amie de celle-ci, mademoiselle Agnès Lefebvre, qui vient de terminer brillamment ses études à "l'Enseignement Supérieur." Le jeune philosophe, pour qui l'expression de son patriotisme est une prière, raconte à voix basse mais avec chaleur l'œuvre de son Alma Mater. Il avoue son rêve : se couvrir de la soutane et de la foi des Jésuites, aller faire du minis-

tère dans le Nouvel Ontario, y fonder un collège classique français, en un mot conquérir complètement au catholicisme et à la civilisation latine cette terre explorée par Champlain, sanctifiée par Brébeuf et Lalemant.

Il recommande sa vocation aux prières de ses deux compagnes. Aussi, la ferveur des trois pèlerins est grande, quelques minutes plus tard, lorsqu'après l'ascension, ils se sont agenouillés sur les bancs de pierre, en face de la grotte. Le parfum des fleurs accumulées aux pieds de Notre-Dame et sur les bras de Bernadette, l'odeur des cierges qui brûlent et dont la fumée âcre envie le riche encens de la chapelle, l'orchestre harmonieux des oiseaux, les étreintes nerveuses du vent dans les sapins et les érables, le ciel bleu servant de coupole à cet amphithéâtre de verdure, toute la nature semble prier dans ses langues diverses. Comment ne prieraient-ils pas, eux, dont le cœur est jeune et bon ?

Septembre a commencé sa mise en scène somptueuse.



Semblable à la femme qui a dépassé la trentaine et qui craint la quarantaine, il met tous ses artifices en jeu pour éblouir avant le déclin de sa beauté. Comme la majesté de la mère l'emporte sur la grâce de la jeune fille, septembre se prévaut de ses fruits et de ses couleurs pour ne pas envier les fleurs de juillet et les épis dorés d'août. Les pommiers ont les bras lourds et pendants sous la charge des boules rouges et vertes; il faut avoir vu sur l'arbre et mangé la "fameuse" pour comprendre la défaillance d'Eve : les collégiens discutent moins longtemps avec la tentation.

Les érables prennent tous les tons. Les feuilles passent du vert au rouge sang; elles ont reçu toute l'âme de l'arbre qui les porte et semblent lui enlever complètement la vie en tombant. L'automne prodigue ses ors partout, ors rouges, ors jaunes, ors verts. Le soleil les distribue tous sur la feuille d'érable; on la suit lorsque le vent en fait une étoile filante, près de nous; on la remarque sur le sol, et

c'est la seule qu'on fixe au corsage ou au chapeau.

La fin de septembre et le commencement d'octobre constituent le plus beau mois de l'année : mois de richesse, mois de soleil où l'on sent la joie de vivre, où l'air est aussi pur qu'en mai et moins voluptueux.

Après un frugal dîner sous la tente, René Pelletier, sa soeur et Agnès Lefebvre, coeurs enthousiastes autant que leurs pieds sont légers, traversent les "Guérets" et continuent l'ascension de la montagne vers son point culminant où la Croix, souvenir du passage de Mgr Forbin-Janson au pays, domine les environs comme le Crucifié domine sur le monde.

La longueur de la route et le physique de la montagne permettent une conversation variée, vraiment intéressante. Ces jeunes s'y livrent avec un gracieux abandon. Esprits encore livresques, mais non dépourvus d'une pointe d'originalité née du désir de plaire, ils abordent la géologie en passant sur les cailloux ronds de moraine dont sont com-

posés les "Guérets," vaste champ pétré; ils parlent de botanique en cueillant quelques fleurs tardives.

Cécile, curieuse de comparer son frère et son amie dans un jour plus lumineux, les aiguille sur la littérature. Les grands siècles sont passés en revue littéraire, un peu militairement par René qui a des préférences fort tranchées et indiscutables; il est un admirateur de la force en art. Il ne conçoit pas la grâce des formes sans la vigueur et l'élévation de la pensée; esprit logique, il ne peut pas dissocier le beau du vrai, car ils sont les éléments de la vertu. Et si le beau n'est pas mis au service de la vérité, il devient un attrait pour le vice. Les hommes ne sont vertueux ou vicieux que pour la part de beauté qu'ils trouvent dans la vertu ou dans le vice. La vérité seule est trop sèche, l'erreur seule est trop brutale, pour les attirer. Les lettres, la peinture, la sculpture, la musique, bien que moins *visiblement*, c'est sûr, sont les dissolvants les plus doux et les plus assurés des bonnes moeurs quand elles deviennent l'ex-

pression des passions humaines inférieures. Dans leur réalisme, elles ne s'intéressent qu'au *point de vue* voluptueux des objets, considérant comme réel, c'est-à-dire comme vrai, un état morbide de la nature, des circonstances et des moments exceptionnels.

"L'Evangile, Pascal, Bossuet, La Bruyère, de Maistre, Hello, Veuillot, voilà mes maîtres," s'écria René pour terminer leurs dissertations.

"Sans en retrancher, ils sont aussi les miens, reprit Agnès, mais j'y ajouterais, puisque vous oubliez les femmes qui ont écrit des chefs-d'oeuvre..."

Cécile arrêta le reproche : "Réconciliez-vous devant la croix." A une centaine de pieds au-dessus de leurs têtes la croix s'élançait dans le firmament comme une longue épée, étincelante de soleil dans son fourreau de ferblanc. René se découvrit, et, plein de foi, salua : "O Crux, ave !"

Devant eux, se déroule le plus beau panorama. Au bas de la montagne, et comme pour l'arrêter, s'élève le collège

Bourget dont l'élégant clocher domine tout le village qui court par bonds des deux côtés de la Graisse jusqu'à l'Outaouais. Sur la rive droite de la "Grande Rivière" les grasses prairies sont tachetées d'ombre par les bosquets, et les animaux leur donnent des points d'éphélide. Sur la rive gauche, les Laurentides se développent de l'ouest à l'est comme un velours moiré dans un bain de lumière, piquées ici et là sur la charpente du globe par des villages et des hameaux profondément enfoncés. Quelques voiles emportées sur l'onde servent de traits d'union entre l'azur de l'eau et l'azur du ciel, et font naître la rêverie au coeur des pèlerins convertis... en alpinistes.

Le vent chaud qui vient du sud et passe dans les cheveux en brosse de René lui fait sentir des impressions dont la netteté et la persistance l'étonnent. Très sage jusque là, il s'effraie candidement des sympathies que lui inspire l'amie de sa soeur depuis les deux mois qu'il la connaît. Il a été pris par le charme de sa parole facile et cependant

discrète ; qu'une jeune fille de son âge soit aussi renseignée que lui et possède une telle intuition psychologique, cela le renverse.

" Quel bien, pensait-il, un homme, secondé par un coeur aussi généreux, une intelligence aussi élevée, pourrait exercer au milieu de notre société moderne corrompue par la société des gens qui passent leur vie dans les boudoirs et les coulisses de toutes les boutiques politiques ou financières, au guet de la victime qui satisfera leur brutalité ou leur cupidité."

Mais, comme pour se reprendre, il s'inspira de la croix pour parler du plaisir et du mérite des missionnaires dévoués à la conversion des infidèles et des hérétiques.

A trois heures, on descendit la montagne. Les trois amis parlaient moins et songeaient davantage. Que pensait Agnès pendant que René admirait sa démarche et tenait ses yeux fixés, tantôt sur sa nuque blonde, tantôt et plus souvent sur son profil d'une finesse hellénique et d'un carné

septentrional ? N'avait-elle pas été frappée par le sérieux de ce jeune homme et par son généreux enthousiasme, elle qui avait étudié les langues, les sciences et la philosophie, après l'obtention d'un diplôme académique, afin de jouer et d'aider à jouer un rôle social plus complet ?

On peut le supposer par la vivacité contenue avec laquelle elle accepta, au moment des adieux, la demande de correspondance faite par René.

Et la foule des pèlerins, plus animés après cette longue tension de l'âme, se bouscula sur le quai de la station et dans les voitures du chemin de fer.

Ce soir-là, René mit une heure de plus à s'endormir. Son cerveau d'adolescent était tout plein d'images du plus pur bonheur, lesquelles se succédaient avec la vitesse et les beautés d'une vue kaléidoscopique. Tant de rose et de bleu finirent par l'éblouir et lui apportèrent le repos.

Le lendemain était le premier jour d'octobre. Le premier jour du mois était pour René un jour de réflexion et

de résolutions. Il analysa longuement son attrait pour la vie religieuse et ses sentiments à l'égard de mademoiselle Lefebvre. Cette jeune amitié (il avait rougi en pensant d'abord à l'amour) ne serait pas de nature, avait-il conclu, à l'éloigner du but de sa vie. De plus, il y puiserait une petite expérience de l'âme féminine qu'il entrevoyait déjà fort complexe. Son devoir passerait avant tout.

A la fin d'otobre seulement il risqua sa première lettre. Il la relut dix fois avant de la cacheter. Il la trouva bien : brève, un peu spirituelle, avec une petite pointe de cordialité pas trop avancée. Agnès répondit gentiment. Régulièrement, elle reçut deux lettres par mois, en malla deux, toujours mesurées sur celles de son correspondant. René se réjouissait de ce tact, et il donnait toujours davantage afin de recevoir plus.

Ses succès de classe, provoqués en partie par les enc -ragements de l'amie, lui laissaient deviner les succès qu il pourrait avoir dans le monde. Ses talents et son caractère

éprouvé le feraient monter rapidement dans l'échelle sociale et lui permettraient de servir plus efficacement peut-être l'Eglise et la Patrie.

Ces idées avaient poussé de fortes racines en lui, sans qu'il s'en fût aperçu, lorsqu'en avril arriva la retraite dite de décision, sur la connaissance de la vocation. Elle fut un martyre pour René. Pendant trois jours il oscilla entre la théologie et la médecine, entre la croix et la tête de mort, entre saint Thomas d'Aquin et Hippocrate. Scrupuleux sur le point de l'honneur il croyait s'être engagé irrévocablement au coeur de son amie, car il lui avait écrit un mois auparavant : "Amo te," et deux semaines après : "Adoro te," mots qui n'ont tout leur sens qu'en français, et que les amoureux discrets préfèrent dire en langue étrangère. Il considéra cinq fois le jour la nécessité du salut, la possibilité pour un laïque de bien de se sanctifier, le droit au bonheur humain qui n'est pas exclusif de fortes vertus. Une nuit, il rêva qu'après son entrée au noviciat des Pères

Jésuites, Agnès était tombée malade, souffrant de langueur, déçue par le collégien, et qu'elle avait été enlevée aux siens par la typhoïde.

René avait un heureux mélange d'énergie et de délicatesse. Il se reprocha d'être entré en relations avec Agnès et d'avoir ouvert la porte à l'amour ; son devoir aurait été d'toublier cette rencontre, et de travailler exclusivemen à se connaître et à augmenter son bagage de sciences. Mais il ne put pas supporter la pensée de manquer de loyauté à l'égard de son amie en lui retirant la parole donnée et qui oblige. Aux dernières heures de la retraite, il décida d'étudier la médecine à Laval, changeant l'axe de ses rêves de jadis, mais déterminé à devenir un citoyen comme il faut et à former, par son influence, des citoyens comme lui.

Deux mois après, René faisait ses adieux à son Alma Mater, les yeux remplis de larmes, le coeur chargé de bons souvenirs et de belles intentions, l'esprit ouvert aux éléments de toutes les connaissances humaines, le front

auréolé d'un succès retentissant : il obtenait le prix du Prince de Galles.

Il passa le premier mois de ses vacances dans sa famille, orgueilleuse de lui. Fils d'un modeste marchand d'un paisible village du comté de Vaudreuil, René aimait la vie rurale. Il courait la campagne, à la recherche des beaux arbres, des eaux limpides oubliées par un ruisseau dans un trou bordé de roches, des fleurs délicates qu'il faut sentir sur leurs tiges tant leur vie est précieuse. Sa vie sentimentale, idéale, prenait là sa source. La pureté de l'air et du firmament, un beau clair de lune, les grands vents qui font gémir les forêts, lui donnaient de l'enthousiasme ; et si, dans la solitude du bois, il se présentait une tribune naturelle, rocher ou monticule, il y montait et il s'habituait à parler bien et fort. Les arbres l'ont entendu dénoncer des projets de lois sur l'instruction publique et ridiculiser certains députés imposés à la province par des électeurs aveuglés.

Au commencement d'août Cécile et René répondirent à une invitation de leur amie et devinrent les hôtes de sa famille à la villa "Beauséjour," sur la rive sud du lac St-François. Ce nom bourgeois convenait bien à la spacieuse maison de bois qui, sise au sommet de trois petites terrasses circulaires et protégée de tous les côtés par des peupliers placés en sentinelles, avait vue sur tout le lac et se comparaît avantageusement à ses voisines. Monsieur Gustave Lefebvre, ancien médecin et candidat libéral deux fois battu, avait appris à faire sa villégiature depuis que la reconnaissance de ses chefs politiques l'avait créé maître de poste à Montréal. Organisateur roué, il avait rendu à son parti d'autres services que ceux de ses défaites.

Depuis quatre ans il passait l'été à "Beauséjour." Père d'une nombreuse famille, il n'avait pas eu le temps de gâter tous ses enfants. Agnès, la dernière née, avait reçu sa première éducation de sa mère, une femme d'une haute intelligence, et les Soeurs de la Congrégation avaient trempé

son caractère pendant les longues années de couvent. Vivant dans un milieu bourgeois, et les fonctionnaires en forment un particulièrement blasé, où les grandes vertus ne pénètrent pas plus que les grandes passions, Agnès réagissait continuellement et maintenait son intellectualité par des études de musique et de peinture. Elle était de ces femmes qui préparent lentement les familles vraiment aristocratiques !

Cécile et René vécurent une heureuse semaine à "Beauséjour." Chaque jour fut bien rempli, et ordonné dès la veille afin de jouir de chacune de ses heures. Agnès savait varier le programme avec un art qui enchantait ses amis. A deux soirées, où se trouvaient des relations de son père, elle avait mis discrètement en évidence les talents de René, une fois en le forçant à participer à une discussion politique fort amicale d'ailleurs, et une autre fois en lui faisant prendre à parti un jeune journaliste émancipé en train de manger du curé.

Le plus délicieux moment de la journée était l'heure du crépuscule, alors que la famille entière et ses invités, retirés en arrière avec Agnès, traversait le lac en yacht pour voir l'immersion du soleil dans le fleuve qui en devenait tout rouge ; heure calme, du calme que l'eau donne à tout ce qu'elle couvre, heure aimée des coeurs simples qui ne regrettent pas le jour fini et ne craignent point la nuit venant, où les âmes qui s'aiment se touchent se sentent dans l'isolement des autres moins hautes et moins estimées. C'était l'heure que René et Agnès, ennemis des flirts considérés par eux bons pour les jeunes enfants et les époux ennuyés, consacrait spécialement à l'expression de leurs sentiments personnels sur l'amitié.

Le dernier soir ils se dirent leur amour. Leurs yeux reflétaient le feu des nuages recevant à l'horizon les derniers rayons du soleil couché. Cette toison d'or leur fit paraître le ciel tout doré. Dans cette apothéose de la nature ils sentirent leurs coeurs plus grands et plus sonores.

Les impressions de l'un se répétaient sur l'autre comme sur un diapason influencé.

La famille Lefebvre rentra à la ville le 1er octobre. C'était le lendemain d'un anniversaire inoubliable pour Agnès. Elle se reportait à chaque instant sur la montagne de Rigaud. Quelques jours avant René avait commencé ses cours de médecine.

Il avait loué sur la rue St-Hubert une jolie chambre avec fenêtres au levant, qu'il avait garnie avec goût et un souci du bien-être. Il se proposait bien d'y passer ses cinq années d'études et de la remplir de ses rêves.

La métropole du Canada est un grand centre industriel et commercial qui s'efforce d'être une belle ville et un foyer intellectuel. Les jeunes universitaires qui arrivent de province y trouvent beaucoup plus d'attraits pour les jeux et le grand plaisir que pour les études. Ils sont isolés dans cette foule urbaine. Un égoïsme féroce les déconcerte partout. Messieurs les professeurs sont des salariés ; ils

vendent leur savoir et ne doivent rien à leurs élèves. Messieurs les avocats et les notaires font beaucoup d'honneur à leurs clercs en leur permettant de jaunir sous le téléphone, et en signant leur brevet. L'âpreté au gain, dans une société en formation, ne permet pas d'accorder des sympathies, encore moins un peu d'affection, à de jeunes idéalistes.

Ceux-ci, laissés complètement à eux-mêmes, blasés au bout de quelques mois, assoiffés quand même de bonheur, ne trouvant pas le véritable qui s'aime et se cache trop, se ruent sur le faux aussitôt qu'ils le rencontrent. Heureux les étudiants qu'un ami a dirigés vers quelque cercle de l'Association Catholique de la Jeunesse. Là, on encourage l'amour du travail, la générosité, le respect de soi-même. Dans cette atmosphère la personnalité du jeune homme au lieu de diminuer se développe dans le sens de la vertu et du civisme.

René ne connut pas à l'Université les grandes amitiés

qu'il avait espérées. Il s'était imaginé qu'il serait facile dans une aussi grande ville de découvrir quelques âmes d'élite prêtes à se grouper pour former une petite société catholique et littéraire dans le genre de celle qui, née à Paris en 1830, avait donné à la France un Lamennais, un Lacordaire, un Montalembert, un Ozanam, un Gerbet et tant d'autres à la flamme ardente. Il ne rencontra ni Lamennais, ni Montalembert, ni Ozanam. Ayant trop attendu, il fut grandement déçu.

Sans doute, René était toujours bien reçu au milieu de la famille Lefebvre qu'il visitait une fois la semaine. Agnès était aimable sans effort, son esprit intéressait son ami, elle faisait des prodiges au piano. Mais, il manquait quelque chose à René, quelque chose perdue et ignorée. Il sentait du vide dans sa vie. La médecine l'intéressait peu, et à l'approche de la salle de dissection il éprouvait des nausées.

La fin de sa première année d'études arrivait. On était

en mars. Le jeune étudiant n'avait encore rien appris. Il fut surpris de le constater. Le temps s'était écoulé en études étrangères à la science médicale et en rêves. René s'ennuyait. Seul, le cercle Laval l'avait réellement intéressé, car il comprenait son oeuvre : la préservation morale des étudiants et l'encouragement aux études. Mais, il sentait qu'il y échappait lui-même et qu'il devenait tout simplement un beau parleur. Son caractère s'effritait. Il avait accoutumé depuis quelques semaines d'aller au théâtre. Et ses goûts littéraires le rapprochaient lentement d'un groupe de jeunes journalistes de talent dont la vie paraissait facile et gaie. Leur société lui donna quelque admiration pour la bohème, admiration qui s'accentua quand on lui eut fait lire Murger.

Agnès fut désolée d'apprendre de René lui-même son désoeuvrement. Energique et affectueuse, elle lui command dea rompre avec ses derniers amis et de se mettre à l'étude sérieuse de la médecine. Il promit et s'en revint

avec la conviction d'être meilleur qu'auparavant. Son amie le maintenait dans le devoir, et il l'en aimait davantage.

Pendant toute une semaine, René se leva à 4 heures et se coucha à 10 heures, consacrant six heures à ses repas et à ses récréations, passant donc douze heures dans ses manuels. A ce régime il subirait de brillants examens. Il n'avait pas compté avec ses distractions continuelles. Evidemment, la médecine n'était pas de nature à frapper son esprit puisqu'après huit jours de travail il n'avait rien appris. Découragé, résolu toutefois de ne pas perdre son emps, il dévora en une semaine trois ouvrages sur l'économie politique, il écrivit une nouvelle "le Crime de David Goldberg" pour la "Nation," et il prépara le plan d'une étude considérable : "Richesses comparées des Français et des Anglais au Canada," avec l'intention de la publier au bout de trois mois dans le "Drapeau."

Il y avait un fort penchant chez René pour les sciences spéculatives. Jusque pendant les cours de médecine il

lisait des ouvrages de littérature, de philosophie, d'économie politique et sociale, d'histoire, et parfois même de théologie. A sa chambre il avait empilé un lot de livres achetés sur ses économies ou empruntés aux différentes bibliothèques de la ville. Il y avait de tout là-dedans, excepté des livres de médecine.

Un après-midi, quelques jours avant les examens de mai, René, au lieu de se rendre au cours de 5 heures, entra dans la chapelle de Notre-Dame de Lourdes. Il y était un habitué. Chaque matin, à la même heure, on pouvait l'y voir faire sa prière, quelques bancs en arrière d'un jeune professeur à l'école polytechnique qui occupait toujours le premier.

Selon sa coutume, il alla s'agenouiller devant une grosse colonne, en face de la gracieuse statue de sainte Agnès, sculptée dans le pin blanc par M. Philippe Hébert. Cette œuvre délicate est bien à sa place dans la chapelle dont l'architecte, M. Napoléon Bourassa, fut aussi le maître de

notre célèbre sculpteur.

Ce soir-là, René était excessivement las, au point qu'il dut s'asseoir en arrivant. Les yeux dans les yeux de sa sainte aimée, il pleura, de reconnaissance et d'amour. Dès sa première visite à cette chapelle, sept mois avant, il avait chargé sainte Agnès de sauvegarder sa vertu. Or, il venait d'échapper, au moment périlleux, à l'entraînement passionné des amis naguère abandonnés et rencontrés à une heure d'exaltation nerveuse. Le combat intérieur qu'il avait dû livrer lui avait causé une dépression générale. Il se reprenait et venait jurer sa fidélité. Après avoir prié avec grande ferveur Notre-Dame, sainte Agnès et sainte Cécile, ses vierges préférées, il alla téléphoner à Agnès pour lui annoncer sa visite extraordinaire pour le soir même.

Les sympathies d'un être aimé sont un baume bienfaisant pour les blessures du cœur. René alla chercher auprès d'Agnès des consolations, des encouragements et des

conseils. Il lui exposa son inhabileté médicale et son inclination pour le travail intellectuel personnel. Il n'était pourtant pas paresseux, il aimait l'étude; il ne dédaignait pas d'écrire, car il avait une correspondance assez considérable avec sa famille, ses amis du collège, anciens professeurs et élèves. Sa nouvelle parue dans la "Nation" avait créé une sensation dans Israël, elle avait attiré l'attention des critiques sur l'auteur. Le journalisme lui siérait sûrement mieux que la médecine. En y gagnant dès maintenant sa vie, il pourrait songer à fonder un foyer et se livrer à des études sérieuses sur la littérature et l'histoire.

Agnès craignait par dessus tout l'inaction pour René. Il n'était pas nécessaire pour la société ni pour lui-même qu'il fût médecin. Et comme il n'avait pas le goût de le devenir, il eût été maladroit de l'y condamner et d'en faire un désoeuvré. L'amour qu'elle portait à René, au lieu de l'aveugler sur le danger qu'il courait, l'éclairait sur les conseils à donner pour le lui faire éviter. Sa famille partait

dans une semaine pour "Beauséjour." Il importait de faire prendre à l'étudiant une prompte et bonne décision. Elle lui conseilla donc d'entrer à la rédaction du "Drapeau," où elle savait qu'il serait en heureuse compagnie ; elle lui fournit le sujet de plusieurs nouvelles pour le forcer au travail de chambre, et lui proposa de préparer une "Biographie de Garcia Moreno pour la jeunesse des écoles" qu'un éditeur ami de son père achèterait avec plaisir.

Reconnaissant, René affirma qu'il serait au "Drapeau" avant trois jours. Son amour était tel que n'ayant plus de volonté il s'en faisait une des volontés de son amie. Il sentait chez elle une supériorité de caractère. Comment se faisait-il que le sien s'émoussait toujours davantage ? Il avait conscience d'être encore un "bon garçon," mais comme il trouvait cela au-dessous du médiocre et de ce qu'il avait été !

A la veille de son départ pour "Beauséjour," René alla saluer la famille Lefebvre. Il était triste, malgré ses

efforts pour ne point le paraître. Comment vivrait-il loin d'Agnès? Il lui rappela tout le bien qu'elle lui avait fait depuis le jour où ils avaient prié ensemble devant Notre-Dame de Lourdes de Rigaud et au pied de la croix de la montagne. Agnès se souvint du futur jésuite dont la parole apostolique l'avait remuée. Ses yeux se voilèrent d'une buée et un doute traversa son esprit. Elle fit promettre à René de faire bientôt une retraite fermée à la Maison St-Joseph du Sault-au-Récollet. Lorsque celui-ci, à son départ, et pour la première fois, baisa la main menue et tremblante de son amie, il crut y avoir déposé toute son âme.

René passa les deux premières semaines de juillet dans sa famille, la mettant au courant de ses faiblesses et de ses velléités. Puis, il partit pour le Sault-au-Récollet où il fut une semaine. Il prit deux jours à se mettre dans l'"indifférence absolue" exigée par saint Ignace. Il eut

des crises d'amour où il aurait voulu se jeter aux pieds d'Agnès, où il se sentait le courage de mourir obscurément pour elle. Mais le calme intérieur vint et son amour se spiritualisa. Au dernier soir de la retraite, il écrivit cette lettre :

Sault-au-Récollet, le 22 juillet 19....

Mademoiselle Agnès Lefebvre,
"Beauséjour."

Ma seule Amie,

"J'ai traversé le désert et j'habite depuis huit jours une charmante oasis d'où je vois, à petite distance, des plaines fertiles, la terre du bonheur et du salut. Il fait bon à l'âme de se reposer dans la solitude, d'éprouver ses forces et de constater si elles suffisent pour atteindre l'idéal de vie que s'est proposé un cœur généreux.

Vous savez mon amour pour le Beau sous toutes ses

formes : je le cherche dans la fleur modeste qui se cache aux regards, sur les ailes en mosaïque des papillons ; je le vois dans vos yeux, sur votre front et sur vos lèvres ; je l'entends dans votre voix, elle-même écho d'une âme délicate et forte ; je l'écoute sous vos doigts en course vertigineuse ou en marche majestueuse sur le clavier ; il me ravit lorsque je le contemple dans les grandes vérités éternelles, dans l'étude des faits historiques, de la philosophie, de la théologie. Là, on touche presque à la Beauté suprême. On s'habitue à ne considérer plus les créatures que dans leur puissance à réfléter cette Beauté.

C'est en vous, de tous les êtres vus durant ma courte vie, que j'ai le plus admiré la grandeur de la création. La femme est la fleur incomparable de l'univers, mais possédant des parfums bien différents. Vos vertus m'ont fait oublié votre matérielle beauté qui n'est pas surpassée. Comment ne vous aurais-pas aimée, et n'aurais-je pas respiré les parfums émanés de votre âme ?

Mon admiration pour vous s'est encore élevée. Elle a pris le caractère de celle que je porte aux fleurs; je les sens, je ne les cueille pas afin que tous les passants puissent comme moi s'incliner pour voir leur beauté et respirer leur vie. La fleur volée à sa tige meurt trop tôt.

Il vous souvient d'avoir entendu l'an dernier mes discours sur l'apostolat. Vous en avez exercé un auprès de moi, et vous m'avez protégé. C'est vous qui m'avez envoyé ici, inspirée par Dieu. C'est Dieu qui me retient ici. Le jésuite renaît en moi. Je ne l'ai pas provoqué, et je ne peux pas le repousser. Il s'est emparé de moi, par insinuation, comme votre âme a pénétré la mienne. Je me sens fort, parce que vous m'avez donné votre force et qu'elle est appuyée sur la Providence. Votre coeur sera au-dessus de ma décision. Je crois qu'il se réjouira parce qu'il sera sûr de ma fidélité à Dieu et à vous-même; car toujours le souvenir de votre âme me suivra en reconnaissance du bien qu'elle m'a fait.

Ce n'est pas sans lutte que je suis arrivé à trouver mon

équilibre stable. J'ai beaucoup souffert avant de venir ici et durant les premiers jours de ma retraite. Mais, j'ai trouvé la paix du coeur. En baisant les pieds du Christ qu'on a placé dans ma cellule, j'ai éprouvé le plaisir indicible d'obéir à l'amour et au devoir après m'être mis entre les deux.

Soyez éternellement heureuse; j'espère jouir du même bonheur éternel pas bien loin de vous. Car les amitiés se renouent Là-bas, bien plus pures et plus durables que celles de notre monde.

RENE.

Quand Agnès eut lu cette lettre, elle ferma la fenêtre car le vent lui faisait peur qui transformait les peupliers de "Beauséjour" en cataractes retentissantes. Une feuille d'érable morte, la première, était entrée dans la chambre et s'était déposée sur la lettre de René. Agnès la prit et la plaça avec une autre, rouge comme elle, que son ami, deux

ans auparavant, avait choisie parmi mille autres au cours de l'ascension de la montagne de Rigaud. C'est ainsi que l'amour et le devoir se réconcilièrent par les mains d'Agnès après s'être réconciliés sur le Christ par les lèvres de René.

Louis Gerenval.

---

10 sous l'unité — $5.00 le cent.
